

<p><b>JÉSUS OU LA MÉTAMORPHOSE DE DIEU</b>  <b>Approche théologique, anthropologique et artistique</b></p>
--

*Philippe Rousseaux, Faculté de Théologie Catholique de l'Université de Strasbourg*

**Abstract** : *La métamorphose prend sa source au confluent des mythologies, des religions primitives et en particulier des jeux culturels, eux-mêmes à l'origine de nos « Arts du spectacle », appelés aussi « Arts vivants ». Notre recherche (dialogue entre deux expériences, le clown et la théologie, que tout semble opposer) consiste à retrouver, à partir de l'expérience de la scène, le point de jonction avec le discours de la foi. Dans un premier temps, nous justifierons rapidement la place de la théologie dans cette réflexion sur la métamorphose, en évoquant notamment les transformations dans la Bible, les transfigurations, résurrection, conversion, altérations et autres idoles et métamorphoses monstrueuses qui jalonnent l'histoire de la foi, en insistant sur trois métamorphoses fondamentales : la kénose, l'expérience pascalle et celle d'une vie devenue chrétienne : la conversion. Puis nous évaluerons la pertinence que l'expérience du clown – métamorphose humaine inattendue – peut avoir à se présenter comme observatoire et diagnostic de l'humain dans son rapport avec la foi. Nous exposerons la nature des impressionnantes métamorphoses personnelles qu'engendre cette pratique du clown, ainsi que ce qui en fait toute la fécondité dans une réflexion théologique : nous y retrouverons en effets des transformations de type kénotique, un cheminement pascal et des appels incessants à la confiance, proposant à foison des conversions du regard et plus généralement de nombre de nos paradigmes anthropologiques, philosophiques et éthiques contemporains. Ces déplacements que nous fait faire le clown deviennent alors interprétables comme étant ceux que le Dieu des chrétiens a faits lui-même. Aurait-il vécu lui-même (et vit-il encore ?) la condition d'un clown ? Si cela était vrai, on comprendrait mieux alors à quelle libération il nous invite et quel accès à la vérité de l'être il nous propose.*

### **Introduction**

Mon cursus universitaire (en Arts du Spectacle, en Sciences de l'éducation puis en Philosophie, Anthropologie et Théologie) m'a conduit à devenir animateur de retraites spirituelles en y utilisant la pratique du clown (ma spécialité) comme outil de cheminement. Cela pourrait nous identifier ici d'emblée, malgré la volonté d'interdisciplinarité affichée des articles de ce recueil, comme une sorte d'extra-terrestre. Mais si on ne choisit pas sa provenance, on peut choisir sa destination : la problématique de la métamorphose semble paradoxalement et étonnement convenir aux questions qui nous animent au sein de l'association *Clown par Foi*<sup>1</sup> où nous vivons une expérience à la source de cette réflexion.

Il nous faut tout d'abord préciser notre présupposé qui est celui de la théologie : la Révélation de Dieu en Jésus-Christ. Cette « hypothèse de travail » (et donc de lecture) qui n'est, en philosophie, qu'un donné possible et non un point de départ, est ici celui à partir duquel il faut lire – pour tenter de la comprendre – l'ensemble de cette contribution dans laquelle il sera question de croiser la notion de métamorphose sur les plans théologique, anthropologique et artistique. Le Dieu des chrétiens est le seul Dieu des monothéistes à avoir pris *forme* humaine : c'est l'incarnation. Nous caractériserons celle-ci en essayant de cerner jusqu'où ce Dieu est allé dans cette métamorphose, c'est-à-dire en examinant quelles sont les caractéristiques anthropologiques spécifiques de ce Dieu devenu homme. La triade « Dieu –

<sup>1</sup> Il pourra être utile au lecteur de jeter un œil sur son site Internet (<http://clownparfoi.cabanova.fr/>) pour mieux comprendre de quoi il s'agit et en saisir les enjeux.

homme – clown » nous y aidera. Nous évoquerons également quels sont les déplacements anthropologiques qu'une *rencontre* avec ce Dieu-là engendre chez l'homme, et comment la vie peut être promue et transformée par cette *rencontre*, alors que cette vie n'est déjà elle-même qu'une métamorphose permanente : fécondation, embryogenèse, naissance, enfance, adolescence, âge adulte, mort... résurrection.

Sur le plan anthropologico-artistique, nous nous poserons ensuite la question de savoir comment l'on passe d'une forme humaine à une forme clownesque. Qu'est-ce qu'un clown ? Quels déplacements (métamorphoses ?) anthropologiques une *rencontre* avec le clown engendre-t-elle chez l'homme ? Ces deux séries de questions parallèles sont issues de deux expériences fortes : celle du clown et celle de la foi. Notre recherche se propose d'établir une pertinence de l'hypothèse qui consiste à dire que l'expérience du clown peut se présenter comme *observatoire et diagnostic de l'humain* dans son rapport avec la foi, c'est-à-dire aussi dans son questionnement sur la vie et la mort qui ne sont à entendre ici que comme les deux extrêmes d'une tension que l'on rencontre sous une forme ou sous une autre lorsqu'il est question de métamorphose.

### ***Apport de la théologie : l'ABC des métamorphoses chrétiennes fondamentales***

Nous n'effectuerons évidemment ici qu'un survol de cette problématique chrétienne de la métamorphose, dont il n'est d'ailleurs manifestement pas question – du moins sous cette appellation – dans les sciences bibliques et théologiques. Ce qui semble cependant être une absence n'est peut-être que la face cachée d'une notion tout à fait transversale et même fondamentale de l'expérience chrétienne. La métamorphose sait aussi se métamorphoser... pour rester elle-même ! Sous quelles autres notions se cache-t-elle alors ? Pour y répondre complètement, une réflexion de fond de type herméneutique serait nécessaire. Contentons-nous ici d'un rapide tour d'horizon de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Nous y trouvons les notions centrales – toutes relatives à l'idée de transformation – de création, de transfiguration, de résurrection (nouvelle création), de conversion, et plus généralement d'altération du monde et de l'homme par l'intervention et l'action continue de Dieu. La création est transformation du *tohu-bohu* (chaos) originel en un paradis terrestre. De cette transformation initiale sont issues quelques autres, restées célèbres. En voici seulement quelques échantillons, tout d'abord dans l'Ancien Testament : transformation d'un peu d'argile en homme<sup>2</sup>, transformation de la femme de Loth en statue de sel<sup>3</sup>, transformation d'un vulgaire bout de bois en serpent<sup>4</sup>, transformation d'un petit berger (David) en Roi illustre<sup>5</sup>, transformation d'ossements desséchés en êtres vivants<sup>6</sup>, transformation totale d'un Job immensément riche et heureux en une misérable « croûte » humaine sur un tas de fumier (au point que ses amis venus le voir et le reconforter ont été si choqués qu'ils en sont restés muets pendant 7 jours, le temps d'une re-création !)<sup>7</sup>. Voici maintenant quelques morceaux choisis extraits du Nouveau Testament : transformation de l'eau en vin à Cana<sup>8</sup> ou de quelques morceaux de pain en boulangerie universelle<sup>9</sup>, transformation d'un être humain en fantôme amphibie<sup>10</sup> ou en passe-muraille<sup>11</sup>, transformation d'un poisson en guichet

<sup>2</sup> Livre de la Genèse, chapitre 2. « Adam » signifie d'ailleurs « le terreux ».

<sup>3</sup> Livre de la Genèse, chapitre 19.

<sup>4</sup> Livre de l'Exode, chapitre 7.

<sup>5</sup> Deuxième livre de Samuel, chapitre 5.

<sup>6</sup> Livre d'Ézéchiel, chapitre 37.

<sup>7</sup> Livre de Job, chapitres 1 et 2.

<sup>8</sup> Évangile selon Saint Jean, chapitre 2.

<sup>9</sup> Par exemple dans l'Évangile selon Saint Matthieu, chapitres 14 et 15.

<sup>10</sup> Évangile selon Saint Jean, chapitre 6.

automatique bancaire<sup>12</sup>, et transformation physique et spirituelle de tous les lépreux et autres miraculés, aveugles ou paralytiques<sup>13</sup>... mais peut-être surtout totale transformation, par la Révélation chrétienne, de notre rapport à la mort !... En attendant que Celui que les chrétiens appellent Seigneur « transforme notre misérable corps mortel pour le rendre semblable à son corps glorieux »<sup>14</sup>.

Passons rapidement sur la notion de *transfiguration* en remarquant simplement qu'il y est question de figure, de visage et donc aussi de regard, notion centrale dans notre réflexion sur la métamorphose. Nous insisterons davantage sur ce qu'est la *résurrection*, qui devrait être plus exactement et plus complètement appelée « expérience pascale » : expérience de Pâques, expérience du « passage » de la mort à la vie en un seul et même processus. Quant à la notion de *conversion*, elle est évidemment essentielle dans la Bible qui pourrait même n'être caractérisée que comme la trace écrite d'une expérience de conversion permanente de l'homme, de l'histoire, du monde... et de Dieu ! Pour l'avoir moi-même vécue, je ne connais pas de plus intéressante métamorphose (réelle et concrète) que celle du converti (et de sa vie surtout, qui n'a plus du tout le même aspect, car elle est regardée tout autrement)<sup>15</sup>.

Enfin, il est une notion bien plus générale, beaucoup plus large, qui se trouve être au cœur de la foi chrétienne : c'est la notion d'altération<sup>16</sup>. Être altéré, c'est essentiellement, pour le chrétien, recevoir sa vie de l'autre, d'un Autre surtout, jusqu'au constat que même l'absence manifeste de cet Autre, par l'intensification du désir de rencontre qu'elle re-suscite sans cesse, est source de changement et de vie. Nous pouvons lire ainsi dans le Psaume 42 : « Comme un cerf *altéré* cherche l'eau vive, ainsi mon âme te cherche toi, mon Dieu ». Être altéré, être changé par l'autre (que je cherche, que je désire), est la condition sublime de la vie humaine. Cela porte cet autre nom : l'amour. En ce sens l'altération est le contraire de l'aliénation. L'altération – c'est-à-dire la métamorphose trouvant sa source, son origine, et/ou sa fin en l'autre – est-elle alors à *la base* de toute vie ?

Nous aurions également pu évoquer les métamorphoses des représentations de Dieu dans l'histoire, si diverses, si capricieuses, si éphémères ou au contraire si persistantes. Nous ne mentionnerons ici que certaines de celles qui sont liées au Dieu révélé de la Bible, au Dieu qu'on ne cesse de prendre pour quelqu'un d'autre. Tout au long de son histoire, le peuple hébreu, comme les autres peuples – et non sans contagions des pratiques des uns sur les pratiques des autres – se fabriquent des idoles<sup>17</sup> à tour de bras. Une lecture attentive des textes bibliques<sup>18</sup> ainsi que de la littérature des sciences humaines contemporaines nous permet d'affirmer que cela est encore – même peut-être davantage – le cas de nos jours sous toutes les latitudes<sup>19</sup>. Ainsi, le Dieu des chrétiens, après s'être présenté dans nos mentalités comme

<sup>11</sup> Évangile selon Saint Jean, chapitre 20.

<sup>12</sup> Évangile selon Saint Matthieu, chapitre 17.

<sup>13</sup> Par exemple dans les Évangiles selon Saint Luc (chapitre 17), selon Saint Jean (chapitre 9) et selon Saint Marc (chapitre 2).

<sup>14</sup> Épître aux Philippiens, chapitre 3, verset 21.

<sup>15</sup> Le dictionnaire de l'*Encyclopædia Universalis* (édition 2010) propose comme définition au mot « métamorphose » : « Changement complet d'aspect, de l'état, du caractère d'une personne ou d'une chose ».

<sup>16</sup> Si le mot « altération » ne figure pas dans la Bible, l'idée d'altération est cependant transversale, et même à l'origine de notre idée d'histoire.

<sup>17</sup> Cette notion d'idole, c'est-à-dire d'image, de représentation, est bien sûr fondamentale dans une réflexion sur la métamorphose.

<sup>18</sup> Par exemple dans le livre de Josué, lors de la plus ou moins rapide installation des hébreux en Canaan. Mais c'est toute la Bible qui témoigne de cette propension humaine à se forger des idoles de Dieu.

<sup>19</sup> Il suffit de lire par exemple Jean-Luc Marion, *L'idole et la distance*, Paris, Le Livre de Poche, Biblio essais, 315 p. Sur un autre registre, nous pouvons également observer comment l'argent, le « moi », le corps jeune et parfait, le sexe, la santé (qui a remplacé le salut), les loisirs – entre autres catégories sociologiques au sommet de nos préoccupations – ont pu largement détrôner Dieu.

un Dieu *vengeur* (il y en a encore quelques traces de nos jours, même s'il a largement disparu), le voilà qu'il s'adapte aujourd'hui à notre douilletterie, à notre sensiblerie actuelle qui nous inculque qu'il s'agit surtout de se faire du bien et d'être caressé dans le sens du poil : il devient un *dieu doudou* qui me fait croire que rien de mal ne peut m'arriver et qui donc ne pourra pas être pensé comme présent à mes côtés lorsqu'il s'agira pour moi de passer par des épreuves... et par la mort ! Nous sommes ainsi passés aujourd'hui de l'expression « mon doux Jésus » à l'expression « mon doudou Jésus ». Nous verrons que le clown, comme la Bible, vaste entreprise de destruction des idoles, nous aide à inverser le processus.

Nous n'insisterons cependant pas sur ce point car en tant que chrétien, nous pensons que Dieu lui-même, dans son humour, préfère que nous nous intéressions moins à *l'histoire de ses métamorphoses* – qui serait sans doute passionnante à écrire – qu'à la *métamorphose de l'histoire* que sa venue dans le monde (son incarnation) a provoquée.

### *La kénose*

En effet, ontologiquement parlant, pour la foi chrétienne, la première et véritable métamorphose dont il est question dans l'Histoire – dite Sainte – est d'abord celle d'un Dieu devenu homme. Dieu entre dans l'histoire. Cette métamorphose divine porte un nom : c'est la *kénose* (en grec : *kenosis*, *κένωσις*). Le mot vient d'un texte de Paul<sup>20</sup> : « Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais **il s'anéantit** (*εκένωσεν*) lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme, il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! ». La notion de *kénose* signifie donc la « double descente » (le double *anéantissement*) d'un Dieu qui : 1) s'incarne (il perd sa toute-puissance divine) ; 2) va même jusqu'à une autre « descente » (aux enfers celle-là) : celle de la Croix. C'est le *consentement* à cette mort (celui de Jésus d'abord, puis le nôtre à sa suite) qui nous sauve. Oserons-nous dire que le Christ est devenu, de ce fait, un « cadavre exquis »<sup>21</sup> ?

Peut-il y avoir plus grande métamorphose que cette *kénose* vécue par le Christ ? Passer du Tout... au Rien ! Voire même au moins que rien. Scandaleux pour un Dieu ! En tout cas scandaleux pour ceux qui se réfèrent à ce (faux) dieu immuable et coupé des hommes, désespérément seul sur son nuage d'où il observerait – parfois amusé, parfois en colère – nos manèges enfantins. Folie aussi que ce Dieu, qui a complètement perdu la raison en acceptant non seulement de ne devenir plus qu'un homme, mais ce qui est encore pire : en acceptant de mourir pour eux (pour nous !). Ce scandale et cette folie de Dieu furent de tout temps l'argument essentiel du refus de ce Dieu-là<sup>22</sup>.

Avant que nous en venions – sur le plan humain, laïc et ludique – à la *kénose* comme étant analogiquement ce que l'expérience du clown nous fait faire, remarquons que cette descente dans la plus grande des petitesse (c'est-à-dire ce consentement à l'extrême humilité) nous permet d'entrer tout à fait dans la symbolique du baptême chrétien. Celui-ci est en effet considéré comme une mue, un dépouillement, celui du *vieil homme*. Une expérience de mort-résurrection. Une expérience de conversion.

### *L'expérience pascalle et la conversion*

<sup>20</sup> Épître aux Philippiens, chapitre 6, versets 6 à 8.

<sup>21</sup> Seule une fausse pudibonderie religieuse nous interdirait un tel clin d'œil à cette expérience artistique à l'origine de notre problématique...

<sup>22</sup> Cf. ce que dit Paul dans la première épître aux Corinthiens (chapitre 1, verset 23) : « Nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens ».

La deuxième grande métamorphose de la foi chrétienne est celle que l'on appelle l'expérience pascale, l'expérience de *Pâques*, celle de la *mort-résurrection* de Jésus : une mort et une résurrection que les théologiens nous apprennent à ne jamais dissocier, formant un même mouvement, une même continuité, une même dynamique, un même élan vers la Vie.

Mais bibliquement et historiquement, l'expérience pascale est d'abord, dans l'Ancien Testament, la Pâque du Peuple hébreu (l'exode, le passage de la mer rouge<sup>23</sup>). Ce n'est qu'après celle de Jésus qu'elle devient aussi celle de la persécution et du développement simultanés des premières communautés chrétiennes, et donc celle de toute conversion chrétienne. La conversion, elle-même sésame et accès à la foi, est la grande métamorphose de la vie chrétienne, celle qu'a vécue tout disciple de Jésus, et à laquelle est invité tout homme. Par la conversion, qui n'est jamais acquise une fois pour toutes, nous devenons un autre homme<sup>24</sup>. Il en est du converti comme de tout homme métamorphosé, défini ainsi par le philosophe herméneuticien Hans-Georg Gadamer : « Quand nous trouvons que quelqu'un est métamorphosé, nous voulons dire précisément par là qu'il est devenu pour ainsi dire un autre homme<sup>25</sup> ». Mais la particularité de la conversion – outre qu'elle est à la fois dépouillement et croissance de l'être – est qu'elle est aussi une métamorphose qui engendre d'autres métamorphoses...<sup>26</sup>

Cette « contagiosité » de certaines métamorphoses est d'ailleurs un phénomène que l'on rencontre aussi dans la littérature. Si on lit par exemple *La métamorphose* de Kafka, on s'aperçoit que la métamorphose principale décrite dans ce récit n'est pas tant celle de Grégoire Samsa que celle de son entourage, au fur et à mesure de la dégradation de la condition de Grégoire. Nous faisons d'ailleurs l'hypothèse, qu'il faudrait affiner, que nous ne pouvons être métamorphosés que par quelqu'un<sup>27</sup>, par quelqu'un qui est d'abord lui-même changé.

La conversion est ainsi plus généralement cet ensemble de « retournements » (c'est ce qu'elle signifie étymologiquement), personnels et communautaires. Ils nous font faire volte-face dans la vie, nous conduisant inévitablement alors à avancer à contre-courant. Ils occasionnent par là-même chez la plupart de nos contemporains – il faut du moins s'y attendre – quelques agacements qui conduisent au martyre<sup>28</sup> sous toutes ses formes, à l'instar de ce qu'a vécu le Christ lui-même. Et du fait que Jésus affirme « celui qui m'a vu a vu le Père<sup>29</sup> », cela nous invite à *voir* Dieu le Père dans cet être faible (« sacrée » métamorphose du regard !) qui ne sait qu'aimer et est prêt à mourir pour nous libérer de tous les murs vers lesquels nous nous jetons, de toutes les morts que nous fabriquons par nos façons de vivre.

<sup>23</sup> Exode, chapitre 14.

<sup>24</sup> Quand nous parlons de changement de vie du chrétien, nous n'entendons aucunement signifier par là que le chrétien devient « meilleur » et qu'il agit selon une éthique plus haute. Qu'il soit proche de la perfection morale ou le dernier des corrompus, ce qui importe au chrétien, c'est son *orientation*, c'est de se tourner toujours et encore vers Celui qui est devenu sa source de vie. Il vit une métamorphose (*meta-morphosis*) au sens où cette orientation déclenche en lui un changement d'une toute autre nature qui va au-delà (*meta*) de ce que pourrait produire en lui toute formation (*morphosis*).

<sup>25</sup> H.-G. Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1996.

<sup>26</sup> C'est le principe même de l'évangélisation : un témoin en convertit un autre qui en convertit un autre, etc.

<sup>27</sup> Au sens chrétien, le péché pourrait d'ailleurs être défini comme le désir de se transformer par soi-même (de « se faire un nom », par exemple), à la force du poignet, de se donner à soi-même sa propre valeur et d'être pour soi-même son propre fondement. Dans ce cas, l'être humain est déjà mort si « être mort » veut dire s'imposer l'exigence sans fin de *faire pour être*.

<sup>28</sup> Le mot « martyre » vient du grec *μαρτυρία*, qui signifie « témoignage ».

<sup>29</sup> Évangile de Jean, chapitre 14, verset 9.

Nous verrons que le clown est quelqu'un qui ne cesse de se jeter contre les murs. C'est en cela qu'il se révèle être un excellent diagnostic de l'humain.

C'est donc bien à *la base* l'expérience pascale qui définit le mieux ce qu'est fondamentalement l'expérience chrétienne. Toute la Bible, toute l'histoire chrétienne, n'est qu'un long récit signifiant l'ordre *logique et pourtant inattendu* des choses : la vie surgit de la mort. Car finalement, qu'est-ce qu'une métamorphose ? Une chenille s'enferme dans une chrysalide ; elle entame alors un processus qui est à la fois d'*autodestruction* et d'*autoreconstruction* en une organisation et une forme différentes. Quand la chrysalide se déchire sous la poussée de la vie, il s'est formé un papillon qui, tout en demeurant le même être, est devenu autre. Ainsi, la métamorphose chrétienne par excellence n'est ni seulement ascendante ni seulement descendante : elle est concomitamment et/ou successivement chute et relèvement, mort-résurrection, ratage et gloire, pour peu que nous y consentions, car il y va toujours de notre liberté. Dans la relecture de sa vie, le chrétien ne peut que constater que celle-ci ne cesse de lui offrir la possibilité d'une montée, d'une « ascension »... qui s'effectue toujours et nécessairement par une descente. Elle est la Vie qui se fraie un passage à travers la mort.

Il nous faut donc rediriger notre regard. Il nous faut voir en même temps un mouvement et ce qu'il signifie en son opposé. La réalité – et au plus haut point celle de la vie et de la mort – n'est ni ce que je vois (de mon point de vue) ni son contraire, mais bien plutôt l'organisme (vivant !) constitué de ce qui transcende et rassemble tous les points de vue articulés en un *sens* qui nous dépasse. Il nous faut alors saisir d'un seul regard ce que nos individualismes et autres séparatismes sèchement cérébraux n'ont cessé de disjoindre : la mort et la vie. Car nous n'avons ni les moyens de penser la mort – oserions-nous dire par manque de « vécu » ? – ni, paradoxalement, mais en conséquence, ceux de penser la vie. Toutes les deux nous sont inconnues. Ce qui ne nous empêche pas de saisir leur rapport, qui est sans doute plus intime qu'il n'y paraît. Après le décès de son épouse, le poète Christian Bobin s'exclame en ce sens : « La mort et la vie sont si nouées l'une à l'autre que je ne comprends pas pourquoi on a inventé deux mots pour dire un seul éblouissement »<sup>30</sup>. Nous faire l'offrande d'un regard neuf : n'est-ce pas la mission de l'artiste ? Jésus, lui, par son *passage* à la Vie *par* la mort, nous fait voir autrement. Jamais un artiste n'a eu autant d'impact sur notre regard. Le Dieu des chrétiens, auquel nous n'avons accès que par Jésus, peut vraiment être appelé « Créateur ».

### *Le regard*

Tout, dans la Bible, est une question d'interprétation, de regard. *Changer de regard*, bibliquement, cela se dit parfois *ouvrir les yeux*. Comme Paul qui se convertit et des yeux duquel tombent soudain des écailles qui devaient sacrément l'ennuyer pour y voir clair<sup>31</sup>. Dans le Nouveau Testament, on reconnaît Jésus ou on ne le reconnaît pas, on le prend pour Dieu ou pour le diable<sup>32</sup>. Il en est aujourd'hui encore de même. Question de regard ! Selon un certain regard (en l'occurrence le regard chrétien), la table devient autel sacré ; le pain et le vin deviennent offrande, corps et sang ; la maison, la famille ou l'homme deviennent temples... Il est assez facile de montrer – c'est une des lois fondamentales du théâtre et de toute relation humaine – qu'*on ne voit que ce qu'on croit* ! Et finalement, ce n'est peut-être pas l'autre qui se métamorphose, mais mon regard sur lui qui change. En ce cas, la métamorphose de mon regard est un préalable à celle de l'autre.

<sup>30</sup> Christian Bobin, *La plus que vive*, Paris, Gallimard, 1999, 110 p.

<sup>31</sup> Cf. le livre des Actes des Apôtres au chapitre 9.

<sup>32</sup> Cf. par exemple dans l'Évangile selon Saint Marc (chapitre 3, verset 22).

Dans de nombreux domaines de la connaissance, il en est d'ailleurs ainsi. Nous savons désormais, en Sciences, qu'on ne peut observer un objet sans avoir par le fait même une influence sur cet objet. Comment alors reconnaître le changement métamorphique ? N'est-il pas dans une observation, ou plus généralement *dans une relation* ? En Arts et en Littérature, il en va souvent de même : c'est l'œil du peintre ou du poète qui crée, qui transforme, qui dévoile. Bibliquement, « dévoiler » se dit « révéler », et le mot « Révélation » (*Αποκάλυψις*) est le titre grec donné au livre de l'Apocalypse.

Voici le témoignage d'un prêtre jésuite qui illustre de quelle manière concrète et jusqu'à quel point la métamorphose humaine – parfois salutaire – nécessite un changement de regard :

J'ai été névrosé pendant plusieurs années. J'étais plein d'angoisses, déprimé et égoïste. Et tout le monde me répétait de changer. J'en ai voulu à tout le monde, puis je suis tombé d'accord avec tout le monde, et j'ai pris la résolution de changer, mais je n'y parvenais pas, quels que fussent mes efforts. Ce qui me blessa le plus fut le fait que mon meilleur ami, lui aussi, insistait pour que je change. Et je me sentis démuni et pris au piège. Mais un jour, il me dit: "Ne change pas. Je t'aime comme tu es". Ces paroles résonnèrent comme une musique à mes oreilles: "Ne change pas. Ne change pas. Ne change pas... Je t'aime". Je me détendis. Je repris vie. Puis, ô merveille, je changeai!

Aujourd'hui, je sais que je ne pouvais vraiment changer à moins de trouver quelqu'un qui m'aimerait, que j'aie changé ou non. M'aimez-vous comme ça, mon Dieu?<sup>33</sup>

Le clown, lui non plus, ne change pas les choses ; il a simplement un autre regard sur les choses... et donc les choses changent.

### L'expérience du clown

Le clown est très proche de la tragédie. Il n'y a même probablement pas d'art qui en soit aussi proche. Mais alors que la tragédie se termine par une défaite, une impuissance, il y a chez le clown (bien plus encore que dans la comédie), une défaite suivie par une victoire : il y a *chute et relèvement*. La joie et le rire suivent la peine et les larmes. Sa « mort » est suivie de sa « gloire ». C'est comme si le clown ressuscitait mille fois par jour !<sup>34</sup>

Car le clown est constamment défait, infiniment vulnérable... mais jamais vaincu. Si ce qui lui arrive est terrible et qu'il tombe, peu importe : le clown se relève (voir la note 34) et en redemande<sup>35</sup> ! C'est la vie. C'est sa vie. Et contrairement à nous – mais comme Jésus – il accorde plus d'importance à *la* vie qu'à *sa* vie. Le clown est sans cesse entre la mort et la vie, entre des pulsions contradictoires, en constant déséquilibre entre deux polarités, souvent maximales. Il est un « fou sage » qui donne l'espoir, à chacun, d'une toute-puissance *dans* sa fragilité<sup>36</sup>. Le Nouveau Testament mentionne comment Dieu utilise *de préférence* ce qui semble fou, voire scandaleux pour défier et vaincre l'intelligence et le pouvoir, deux « spécialistes » pour ériger sans cesse de nouvelles idoles de Dieu. La sagesse du clown est

<sup>33</sup> Anthony de Mello, s.j., *Ne change pas*.

<sup>34</sup> A l'origine du mot de résurrection, il y a un mot grec (*ἀνάστασις*) qui signifie tout simplement « se relever » ou « se réveiller » (qui a été traduit *resurrectio* en latin). Bien des imaginaires entravant la foi auraient pu être évités si l'on en était resté à cette « simplicité biblique ».

<sup>35</sup> Le clown n'est pas masochiste. Mais il accorde plus d'importance à sa « mission » (ou à son projet, mais pour un clown le mot « projet » est trop faible) qu'aux obstacles qui pourraient se mettre au travers de sa route.

<sup>36</sup> Cf. ce que dit Paul dans la deuxième épître aux Corinthiens (chapitre 12, verset 10) : « c'est quand je suis faible que je suis fort ».

ainsi folie à nos yeux. Il n'est alors pas étonnant qu'il lui faille s'établir au plus bas de l'échelle sociale... et « souffrir » !

### *La kénose et l'expérience pascalle du clown*

Toute proportion gardée, nous faisons avec le clown une « sacrée » expérience de kénose. Nous qui aimons souvent la gloire et les honneurs, la réussite, la performance et la maîtrise, et qui fuyons tout ce qui pourrait nous rappeler que nous sommes des être limités, nous sommes servis ! La kénose du clown est omniprésente et renverse l'ordre établi. Avec le clown, nous ne nous découvrons pas tel que nous pensions être. Avec son accoutrement et son fard, il permet paradoxalement à l'homme d'entrevoir son propre visage sans fard. Il nous arrive alors parfois de refuser cette image de nous-mêmes, trop étriquée à notre goût et incompatible avec l'ambition de vivre un jour dans un paradis, par ailleurs aussi artificiel qu'illusoire. Car le clown est quelqu'un d'inapte. Un raté. Un décalé. Il est fondamentalement celui qui échoue, qui manque la cible<sup>37</sup>, qui n'y arrive pas. L'échec, le ratage, l'erreur, le décalage... sont vraiment spécifiques du clown<sup>38</sup>.

Le paradoxe est que c'est dans cet *anéantissement* (kénose) que le clown va naître ! L'expérience du clown, c'est ainsi l'expérience du passage (l'expérience pascalle !). Il passe incessamment du « zut ! » au « chouette ! », et ceci *grâce à l'autre*, grâce au spectateur<sup>39</sup> en l'occurrence. C'est cela, finalement, la conversion : « Zut, j'ai raté ! mais chouette, je suis vivant<sup>40</sup> ! et surtout : chouette, il y a quelqu'un ! je ne suis pas tout seul ».

Le clown est donc quelqu'un qui fait son entrée en scène et qui tombe dès le départ en se prenant les pieds dans le tapis. Que devrions-nous dire alors de la création de l'homme dans la Bible ? À peine l'homme a-t-il fait son « entrée » qu'il « chute »<sup>41</sup> : il n'y a pas de situation plus clownesque ! Dans son ensemble d'ailleurs, la Bible est à la fois le récit d'une grande histoire d'amour entre Dieu et son peuple, mais aussi celui de tous les échecs successifs de cette relation d'Alliance. Les plus grandes difficultés de Dieu, tout au long de la Bible, sont des difficultés relationnelles. Comme un clown, il essaie sans cesse de proposer à nouveau son Alliance, comme un appel au secours. De la même façon, l'échec permettra au clown, pour qu'il y ait naissance, un appel au secours. Le clown, comme Dieu, ne peut pas vivre sans nous<sup>42</sup>.

### *Quelques précisions sur notre pratique.*

Notre définition du clown est celle-ci : *le clown joue de ce que la personne vit*. Il est cependant essentiel de distinguer entre trois expressions :

- **Faire le clown** : il s'agit d'une *fabrication* ; c'est un art que je peux apprendre ;
- **Être clown** : il s'agit d'une *prise de conscience* ; selon nous, tout le monde est clown, mais peut-être, pour beaucoup d'entre nous, sans le savoir !...

<sup>37</sup> En hébreu, la notion de faute ou de péché est dérivée du concept de *manquer la cible*.

<sup>38</sup> Son échec vient de sa générosité : le clown est un être qui s'engage à fond et qui donc, selon l'expression populaire, « se prend à chaque fois un mur » : à la longue, son nez ne peut que devenir rouge !

<sup>39</sup> Le spectateur est celui qui regarde. Or nous savons déjà que c'est le regard qui peut sauver !

<sup>40</sup> Le clown, s'il se casse une jambe, a évidemment mal comme tout le monde et dit donc bien évidemment « zut ! » comme tout le monde, mais il dit tout aussitôt : « chouette, je suis vivant ! ». Il sait que, la prochaine fois qu'il se cassera une jambe, s'il n'a pas mal c'est qu'il est déjà mort !

<sup>41</sup> Cf. dans le livre de la Genèse, chapitres 1 à 3.

<sup>42</sup> Dans notre monde de plus en plus indifférent à la transcendance, il n'est alors peut-être pas étonnant que de plus en plus de théologiens aient récemment affirmé la mort de Dieu.



- **Être fait clown** : il s'agit alors d'un *consentement*... à cette identité que l'autre m'attribue en me regardant comme clown.

C'est cette troisième expression qui est caractéristique de notre pratique : on ne *fait* pas le clown, on n'*est* pas clown par soi-même, on *est fait* clown par le regard d'un autre. Et si nous combinons cela avec le fait que le clown joue de ce que la personne vit (notre définition), nous voyons qu'il est donc *fait clown* d'abord *par* ce qu'il vit, *par* ce qui lui arrive. C'est *la vie* et le consentement à cette *vie-là* (et non pas à une pseudo-vie qu'il se fabrique) qui *fait* le clown.

*Être fait clown* d'une part, et *jouer de ce que nous vivons* d'autre part – qui sont deux modes d'abandon de notre rêve de toute puissance – *métamorphosent* ainsi l'homme que nous sommes (en langage chrétien on dirait « *convertissent* » l'homme que nous sommes, ou « *retournent* » l'homme que nous sommes) en un être dont la vie acquiert des caractéristiques qui sont souvent aux antipodes des caractéristiques et valeurs dominantes de notre culture et – au-delà de notre monde d'aujourd'hui – aux antipodes des idoles que les hommes de tous les temps ont aimé se fabriquer. Dans la pratique du clown, il n'est finalement aussi question que de kénose, d'expérience pascale et de conversion. En voici maintenant quelques illustrations concrètes. Par l'expérience du clown, nous sommes invités :

- à *passer* de « je me prends au sérieux » à « je prends au sérieux mon engagement dans la vie » ;
- à *passer* – ce qui revient finalement au même – de la question « qu'est-ce que je peux faire ? » à la question « qu'est-ce que ça me fait (vivre) ? », c'est-à-dire d'une question de *pouvoir* à une question de *service*.
- à *passer* d'une liberté au rabais (du type « je fais ce dont j'ai envie ») à une liberté (une libération) maximale et radicale (dans laquelle « j'ai envie de ce que je fais ») ; L'expérience pascale, pour un clown (et pour l'humain que nous sommes), consistera en particulier à *entrer dans le désir d'un Autre*<sup>43</sup>. Nous, les êtres humains, n'aimons pas cela ; nous voulons notre indépendance ! C'est un tel non sens par rapport aux lois fondamentales de cette vie dans laquelle c'est la relation – et donc une dépendance radicale – qui nous fait vivre !
- à *passer* d'une peur paralysante et mortifère de l'échec à une confiance indestructible en la vie, en l'autre et en soi, indépendamment des revers possibles (car ce n'est pas cela qui importe, mais mon engagement au service de la vie) ;
- à *passer* en conséquence et surtout d'une peur de la mort à une visée qui la dépasse, la transfigure jusqu'à en faire un passage (une Pâque) nécessaire vers la Vie (avec un grand V).
- à *passer* d'un paradigme ou « je » suis la valeur suprême à un paradigme où c'est « la relation » qui devient la source de ma vie et la transforme de fond en comble ; par exemple, en clown, nous pouvons appeler également « expérience pascale » cette logique qui consiste à consentir au fait qu'on ne peut pas *s'en sortir tout seul* (l'homme a toujours voulu être son propre maître !). Or il est facile d'observer que le clown n'est vivant que si, au plus profond de la détresse, de son échec, il entre et reste en relation. Pour naître, nous l'avons vu, il doit appeler le public au secours. Sur le registre ludique, on peut comparer cet appel au secours au « *Dieu, viens à mon aide !* » qui est le cri d'introduction aux offices des moines de tous les temps. Ou bien au cri de Jésus sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi*

---

<sup>43</sup> D'où les deux mots les plus prononcés par le peuple juif : « Écoute Israël... » (*Sch'ma Israël*...). Cf. aussi la mission de Jésus : « Je suis venu faire la volonté de mon Père » (par exemple dans l'Évangile de Jean, chapitre 4, verset 34).

*m'as-tu abandonné ?* », un cri qui, paradoxalement, au plus profond du désespoir, réaffirme ce désir de relation à ce qui fait vivre.

- à *passer* d'un paradigme où le corps qui m'intéresse – et m'accapare ou me préoccupe – est celui que j'ai, ou bien celui que je suis, à un nouveau paradigme où le « corps » auquel je me donne est celui que nous formons, et que les chrétiens appellent le *corps du Christ*, à savoir l'Église. Quel scandale pour nos *egos* !
- à *passer* enfin d'une croyance où l'on pourrait penser qu'il ne faut croire que ce qu'on voit, au constat d'une évidence inverse : on ne voit que ce qu'on croit !

## Conclusion – Ouverture

Tous ces déplacements anthropologiques que nous fait faire le clown sont finalement *ceux* que le Dieu des chrétiens a fait lui-même en Jésus-Christ, vrai homme et vrai Dieu.

En reprenant les trois expressions « Être – Faire – Être fait » que nous avons utilisées pour le clown, et en les appliquant d'abord à l'homme puis au Christ, nous arrivons sur un champ de recherche très intéressant. Du point de vue anthropologique d'abord, nous distinguerons :

- **Faire l'homme** : il s'agit là aussi d'une *fabrication*<sup>44</sup> ;
- **Être homme** : il s'agit d'une *prise de conscience* humaniste à la portée de chacun : prise de conscience de ce que veut dire « être un homme », avec *tout* ce qu'il est, son potentiel... et ses limites !
- **Être fait homme** : il s'agit alors aussi (comme pour le clown) d'un *consentement* : cette perspective nous semble davantage entrer dans la vision chrétienne du monde ; nous ne sommes pas à l'origine de notre propre vie...

Du point de vue théologique, plus précisément christologique, nous distinguerons aussi :

- **Faire le Christ** (ou le chrétien !) : Jésus lui-même n'a pas « fait le Christ ». On le lui a pourtant demandé, et on lui a reproché de ne pas le faire<sup>45</sup> ! Concernant l'expression « faire le chrétien », nous serions tentés d'avouer que, de tout temps, ce fut une tendance forte, celle qui consiste à faire semblant, à ne pas aller jusqu'au bout de l'engagement.
- **Être le Christ** : Jésus n'a pas fait le Christ, mais il n'a même jamais dit qu'il « était le Christ ». Ce sont ses disciples, en relisant son histoire, qui l'ont nommé ainsi.
- **Être fait Christ** (ou chrétien) : Jésus a par contre bien *été fait Christ* ; et ceci, pas seulement par le Père, mais, comme nous venons de le dire, par ses disciples<sup>46</sup>.

Concluons par cette dernière remarque : l'apparence du clown, comme celui, d'ailleurs, de tout acteur masqué, permet curieusement une métamorphose inattendue. Non pas celle du travestissement en lui-même qui fait qu'on ne reconnaît pas physiquement l'acteur sous le

---

<sup>44</sup> Il nous arrive souvent, dans une société de performance et de compétition comme la nôtre, de « faire l'homme », de montrer nos biscoteaux, notre savoir, notre pouvoir, notre argent... Nous gonflons alors nos pectoraux (réels ou symboliques) et prenons un air supérieur. Nous pensons que nous ne pourrions survivre que si nous donnons cette image de nous-mêmes. Nous faisons semblant d'être ce que nous ne sommes pas (en nous privant alors bien sûr de beaucoup d'autres choses qui nous sont données). Bref, nous faisons mine de vivre.

<sup>45</sup> Ses premiers sympathisants – y compris ses apôtres – le voyaient comme le Messie-Roi venu triompher du peuple romain envahisseur et délivrer Israël de cet esclavage.

<sup>46</sup> Jésus pose en effet cette question : « Et vous, leur demanda Jésus, qui dites-vous que je suis ? » (Évangile de Matthieu, chapitre 16, verset 15).

masque, mais celle qui, tout en le faisant passer pour un autre aux yeux des spectateurs, le révèle davantage tel qu'il est vraiment, tel qu'il est dans l'*au-delà* de la forme<sup>47</sup> qu'il nous présente. Le clown est une mise à nu. En même temps qu'une mise à nu du *spectateur*, bien plus intéressante encore, car celui-ci ne s'y attendait pas. Elle lui ouvre les yeux. Cette métamorphose est celle qui fait entrer dans le vrai. Elle est une sorte de libération, un accès à la vérité de l'être. Elle fait émerger ce qui est. Par cette métamorphose est en quelque sorte exhumé et amené au grand jour ce qui la plupart du temps ne cesse de se dissimuler et de se dérober. C'est par une telle métamorphose que le Dieu des chrétiens s'est également révélé.

Philippe Rousseaux

---

<sup>47</sup> Cet « *au-delà* de la forme » est précisément, nous l'avons vu, ce que l'on entend par métamorphose.